

Le narcissisme de l'enfant : nécessaire illusion ou inévitable imposture

Danièle Brun

DANS **JOURNAL DE LA PSYCHANALYSE DE L'ENFANT 2014/2 Vol. 4** , PAGES 121 À 129
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0994-7949

ISBN 9782130629061

DOI 10.3917/jpe.008.0121

Date de mise en ligne : 09/12/2014

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-journal-de-la-psychanalyse-de-l-enfant-2014-2-page-121?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LE NARCISSISME DE L'ENFANT : NÉCESSAIRE ILLUSION OU INÉVITABLE IMPOSTURE

Danièle BRUN¹

Selon James Strachey (1957), ce que Freud nomme « introduction au narcissisme » en 1914 ne concerne que le concept car l'emploi du mot et ce qu'il impliquait apparut dès 1909, avec la deuxième édition des *Trois essais*. Les occurrences se trouvent nombreuses dans les travaux publiés au cours de ces cinq années, avec une mention particulière pour le *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (Freud, 1910).

Le concept, eu égard à la fonction officielle qui lui est ainsi conférée dans la théorie, y occupera désormais, comme le souligne Strachey, une place éminente. Mélanie Klein, pour sa part, ne l'intégra jamais à la sienne. Ignorance délibérée ? Incompatibilité inavouée ? Il se peut que le concept de narcissisme lui ait paru incompatible avec le maintien de la primauté du sadisme et avec la peur des représailles maternelles qui, selon elle, habite le bébé au tout début de son organisation pulsionnelle. D'où l'absence dans sa propre conceptualisation d'un bon objet maternel analogue à celui que l'on trouve chez Freud (Brun, 2012). Le narcissisme implique en effet un bon objet. Freud le présente en 1914 comme un analogon du moi primaire qui permet l'ouverture du moi sur l'extérieur et la distribution sexuelle de la libido.

L'unicité de la libido et sa sexualisation aux premiers temps de la vie occupent pleinement ses pensées au printemps 1914. L'article, commencé à Rome pendant le mois de septembre 1913, fut achevé, dit Strachey, en février 1914, deux mois avant le congrès de psychanalyse à Marienbad, que Jung devait présider et dont il démissionna en raison du grave conflit qui, avec Adler, les opposait à Freud.

1. 66 boulevard Saint Michel, 75006 Paris.

Le style du texte porte la trace de la polémique en cours avec Jung et Adler qui défendaient, pour l'un l'existence d'une « libido non-sexuelle » ou « déssexualisée » et, pour l'autre, l'idée d'une « protestation virile ».

Freud écrit à Abraham qu'il n'était pas satisfait de l'article. Peut-être se rendit-il compte de la personnalisation de son style et le regretta-t-il. En le lisant, on ne peut qu'être surpris par la cinétique de l'écriture, par le vif des arguments et par la dynamique de leur déroulé inhabituelle sous sa plume. Ce dont témoignent les mots tels que : extorquer, revendiquer, stigmatisme narcissique... Les idées se succèdent portées par la conviction de la nécessité de ne pas limiter l'usage du concept aux paraphrénies mais surtout de l'étendre à l'adulte normal et à toutes les situations de blessures venant contredire la surestimation de soi et l'idéal du moi. Emporté par son propre narcissisme blessé par la défection de Jung et dont à la même époque l'Homme aux loups fut, *volens nolens*, également partie prenante, Freud avoue lui-même l'importance de son objet d'étude tout en regrettant « l'ordre décousu » (*sic*) dans lequel il présente certaines de ses propositions (Freud, 1914, p. 243).

De quoi est-il donc question ? Essentiellement de la dualité foncière de chaque individu, de la double existence qu'il mène : « En tant qu'il est à lui-même sa propre fin, et en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est asservi contre sa volonté ou en tout cas sans l'intervention de celle-ci » (Freud, 1914, p. 222). La phrase annonce, sans ambiguïté celle qui sera développée en 1917, trois ans plus tard, dans l'article intitulé « Une difficulté de la psychanalyse » et qui traite du moi :

Le moi, écrit Freud disant s'inscrire à ce propos dans la lignée de Copernic et de Darwin, en termes de vexations imposées à la supposée toute-puissance de l'homme, n'est pas maître dans sa propre maison (Freud, 1917, p. 173).

Sa partie consciente est équivalente à la partie émergée d'un iceberg dont les parties profondes échappent en permanence à la volonté. Parties profondes faites de « surestimation de la puissance des désirs et des actes, de croyance à la

force magique des mots » ainsi qu'à la magie elle-même en tant qu'elle « se révèle être l'application conséquente de ces présuppositions mégalomaniaques » (Freud, 1914, p. 219). Mais une même phrase scande les deux textes qui permet de mieux cerner l'essence du narcissisme avec son risque majeur de division intérieure. Le moi, lit-on dans chacun de ces textes, se comporte envers les investissements extérieurs à lui « comme le corps d'un animalcule protoplasmique envers les pseudopodes qu'il a émis ». Autrement dit, il se rétracte, prêt à faire l'escargot et à rentrer dans sa coquille, pour protéger son narcissisme.

Pour y réussir, le moi, intérieurement grandiose mais se voulant prudent et auto-protecteur, ignore la force de ses désirs ainsi que la complexité de ses objets d'amour, leur ambivalence ou, pour parler comme Melanie Klein, leur pouvoir de représailles. Joan Riviere dans sa « Contribution à l'analyse de la réaction thérapeutique négative » (2007, pp. 157-178) développe ce point de vue en y incluant une critique envers Freud. Il n'a pas suffisamment pris en considération, selon elle, le poids durable et toujours actif de l'amour du sujet pour ses objets internes, les situant plus volontiers dans un passé révolu. La remarque est un peu excessive car c'est un moi-soi idéalisé, constitué dès la petite enfance et que le parent voit reprendre vigueur et présence avec l'enfant à naître.

L'amour se présente avec constance au rendez-vous du narcissisme avec la surestimation qui l'accompagne et au prix d'une certaine confusion entre soi et l'autre. Voilà qui est clair, selon Freud, chez les femmes avec l'enfant qu'elles mettent au monde. Elles lui vouent un plein amour d'objet en tant qu'il est le prolongement de leur propre corps. Est-ce à dire qu'elles méconnaissent son individuation ? La question est posée et se retrouve dans l'œuvre de Lacan qui définit l'enfant comme objet phallique par excellence.

Mais Freud donne l'exemple dans cet article où il traite sa théorie libidinale de la psychanalyse quasiment comme son corps propre. Il l'aime et la cajole. Il paraît se comporter comme l'individu narcissique décrit dans les premières lignes

de l'article et « traite son propre corps de façon semblable à celle dont on traite d'ordinaire le corps d'un objet sexuel » (Freud, 1914, p. 234).

Le concept de narcissisme s'impose peu ou prou sous sa plume comme un nouvel enfant, pour qui, tel un parent ému, il vient revendiquer des « privilèges depuis longtemps abandonnés ».

Le nouvel enfant suscite – ce sont ses mots – « cette compulsion à lui attribuer toutes les perfections ce que ne permettrait pas la froide observation, et à cacher et oublier tous ses défauts ». « Maladie, mort, renonciation de jouissance, restrictions à sa propre volonté » (Freud, 1914, p. 234) ne vaudront pas pour l'enfant, dit-il encore. Pas plus d'ailleurs, on s'en aperçoit dans les séances, qu'elles ne valent pour le psychanalyste dans la cure.

Le patient, en effet – et tel est sans doute le prix de son narcissisme – vient ouvrir certains pans de sa vie à un autre qu'il peut imaginer protégé par la tunique de Siegfried et à qui il peut passer le relais de ses souffrances comme sur un terrain vierge.

Pour ma part, je pense que le patient, enfant ou adulte, substitue bien souvent et à son insu son psychanalyste à son propre narcissisme infantile. L'illusion qui soutient cette position ne tarde pas à se découvrir avec le sentiment d'une imposture qui marquera pour un temps d'une valence négative l'investissement transférentiel de l'analyste et peut-être le destin de la cure. Joan Riviere analyse la situation avec pertinence².

Freud ne l'ignore sans doute pas quand il dit laisser délibérément de côté « les perturbations auxquelles est exposé le narcissisme originaire de l'enfant, ses réactions de défense contre ces perturbations, les voies dans lesquelles il est de ce fait forcé de s'engager... ». Autant dire qu'il opère un clivage entre l'enfant idéalisé des parents et celui dont ils viennent

2. « Pour ces patients-là, sinon pour tous, l'analyste représente un objet interne. [...] Ils clament que leur transfert est résolu avant même qu'il n'ait commencé. Nous serions dupés si nous acceptions ça » (*ibidem*, p. 175).

se plaindre. Quant à eux, enfants devenus grands, les soucis que leur causent leurs enfants les montrent blessés dans leur narcissisme.

La nécessaire illusion de l'unité narcissique où règne le fantasme de toute-puissance fait place à l'inévitable imposture révélée par le moi quelle que soit sa prudence envers les investissements d'objet extérieurs ou, à l'inverse, sa dangereuse témérité.

Je ne pense pas que Freud ait nié ou sous évalué cette alternative mais il ne s'en est pas expliqué. Elle est pourtant présente sinon lisible dans la plupart de ses descriptions du psychisme infantile, où il évoque les réactions d'un jeune enfant devant tout ce qui lui apparaît comme une atteinte à sa majesté. Souvenons-nous, entre autres, de ce qui est dit à propos de la naissance des motions vengeresses chez l'enfant, notamment dans « Le roman familial des névrosés » (Freud, 1909a, pp. 157-161) et dans « Au-delà du principe de plaisir » (Freud, 1920, pp. 60-61). L'enfant qui découvre sa non-exclusivité y voit la preuve de l'« infidélité de l'aimé » et il prend, note Freud, lorsque survient la naissance d'un puîné, la mesure « de l'ampleur du *dédain* qui est devenu son lot ». Se développent alors en lui des processus de pensée qui le mènent à concevoir des représailles, en termes de roman familial ou en termes d'élimination du ou des rivaux potentiels. Peu importe finalement que l'on porte ces réactions au compte des efforts déployés pour se maintenir sous la domination du principe de plaisir ou pour contrevenir aux blessures imposées au narcissisme.

L'essentiel n'est-il pas de prendre en considération le risque inhérent au développement des processus de pensée dont le déploiement, prioritairement fantasmatique, impose une image de soi contrastée dans laquelle le bien côtoie le mal ? Le maintien de l'unité du moi apparaît alors comme une illusion, voire comme une imposture. Imposture en effet, dès lors que s'installe le regret d'y avoir trop cru en négligeant ou en minimisant les contradictions renouvelées qu'apportait la réalité dont les déceptions induisaient des idées meurtrières.

Les orages de transfert qui surviennent parfois dans une cure et qui peuvent mener le patient à prendre la décision de la terminer prématurément sont souvent liés à la prise de conscience d'une division intérieure trop lourde à supporter. Ne serait-ce qu'en raison de « la machine assassinate » qui l'habite depuis l'enfance et dont la découverte le terrorise.

L'expression est empruntée à Hélène Cixous, dans un commentaire³ consacré au *Macbeth* de Shakespeare qui, dit-elle, comme le Raskolnikov de Dostoïevski est habité par le meurtre avant le meurtre. L'adjectif « assassinant » en vieux français signifie « ennuyeux, fatigant ».

Hélène Cixous (2013-2014) l'utilise, m'a-t-il semblé, au pied de la lettre. Elle reprend les moments où Macbeth se montre habité, inspiré, transformé par les sorcières qui, semblables aux Moires, vont tisser son destin par l'effet que produisent les paroles qu'elles adressent à Banco en sa présence.

« Moindre que Macbeth et plus grand ! Tu engendreras des rois sans être roi toi-même ! » On se souvient que Freud (1919, p. 128) a lui aussi insisté sur le sens que prennent ces paroles à ce moment précis de la pièce. Il les commente à propos du fantasme de fustigation (Freud, 1919), qu'il voit naître dans un contexte similaire, et qu'il qualifie de ni sadique ni sexuel, « mais pourtant la matière d'où doivent sortir l'un et l'autre ». Songeons, écrit-il, à ce qui se passe dans l'esprit d'« un enfant qui s'estimait trôner en toute sécurité dans l'inébranlable amour de ses parents » et qui se voit précipité « d'un seul coup du septième ciel de sa toute puissance imaginaire » (Freud, 1919, p. 128).

On voit bien dans ce passage les liens qui, insensiblement, s'opèrent entre narcissisme, sadisme et masochisme. Leur intrication est inhérente aux enjeux et aux conséquences de la sollicitation, et de l'excitation produites par la dynamique œdipienne précoce dont le rêve va reproduire les mouvements internes.

3. Séminaire 2013-2014 « Aérer la chambre du crime », tenu à la Cité universitaire.

Chez Macbeth, la situation est à la fois différente et semblable, car, s'agissant d'un adulte, elle est autrement mythique. Le poison du mal narcissique s'infiltré en lui et le pousse à éliminer le rival qu'est le roi Duncan pour être roi lui-même. Il importe de comprendre, note Hélène Cixous, qu'il n'y aura pas de retour en arrière possible. L'un des aspects du problème, et non des moindres, consiste dès lors à suivre le trajet qui mène de la pensée à l'acte. C'est ce que montrent à la fois Shakespeare et Dostoïevski avec le crime de Raskolnikov et aussi, à sa manière, Proust avec le départ d'Albertine.

« L'enjeu d'une pensée dont le meurtre est encore fantasmatique ébranle l'état unitaire », précise Hélène Cixous. Et d'ajouter : « Nous ne sommes pas ce que nous disons quand nous utilisons le mot "pensée". La pensée n'a pas de présent, elle est soit passée, soit à venir. » L'acte subi, comme chez Proust quand Albertine décide de partir, ou accompli comme chez Raskolnikov avec la vieille après 30 jours et 730 pas, crée la surprise y compris chez son auteur comme s'il ne s'y reconnaissait pas ou plus.

La littérature et ses auteurs permettent de saisir le moment où s'impose la brisure d'une unité illusoire portée par le narcissisme, ce qui scinde le temps entre un passé conçu, fut-ce provisoirement, comme révolu et un avenir vécu comme incertain, avec son corollaire qu'est le sentiment d'imposture. Le sentiment d'imposture justifiant pour une part la révolte contre la découverte de l'illusion et les tourments qui en résultent.

Finalement l'épigramme issue de l'*Énéide* que Freud souhaita mettre au fronton de *L'Interprétation du rêve* convient également pour un frontispice au concept de narcissisme, eu égard à sa double dimension et au destin contrasté de ses blessures :

*Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo*⁴(cité in Freud, 1900, p. 14)

Le narcissisme en sa figure élue de *his majesty the baby*, que Freud désigne comme « le centre et le cœur de la créa-

4. « Si je ne puis fléchir les puissances d'en haut, je remuerai les enfers. »

tion », se présente en définitive comme un infatigable transporteur entre le ciel et l'enfer.

Résumé

Conçu dans le contexte d'une querelle théorique avec deux de ses plus proches disciples, Adler et Jung, le concept de narcissisme porte la trace de la blessure vécue par Freud à cette occasion. Dans quelle mesure est-il l'expression de l'illusion de maintenir une unité perdue, voire de l'affirmation d'une unité jamais advenue ? Le narcissisme de l'enfant ou des parents projeté sur l'enfant jouerait alors le même rôle d'illusion de l'unité du moi masquant ses inévitables clivages.

Mots clés : Clivage du moi, illusion, masochisme, sadisme, unité du moi.

Summary

Designed in the context of a theoretical dispute with two of his closest disciples, Adler and Jung, the concept of narcissism keeps the mark of the psychic injury experienced by Freud on this occasion. To what extent is it the expression of the illusion of a lost unity, and even the assertion of a unity never occurred? The narcissism of the child or the parents' narcissism projected onto the child would then play the same role of illusion of a unity of the ego masking its inevitable splitting.

Key words: Ego splitting, illusion, masochism, sadism, unity of the ego.

BIBLIOGRAPHIE

- Brun D. (2012), « Enfant freudien, enfant kleinien », in *Figures de la psychanalyse*, n° 24, pp. 19-28.
Cixous H. (2013-2014), Séminaire tenu à la Cité universitaire de Paris sur le thème « Aérer la chambre du crime ».

- Dostoïevski F. (1866), *Crime et Châtiment*, Paris, Folio Classique, 1995.
- Freud S. (1900), « L'interprétation du rêve », in *OCFP*, vol. IV, Paris Puf, 2003.
- Freud S. (1909a), « Le roman familial », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Puf, 1973.
- Freud S. (1909b), « Trois essais sur la vie sexuelle », in *OCFP*, vol. VI, Paris, Puf, 2006.
- Freud S. (1910), « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci », in *OCFP*, vol. X, Paris, Puf, 1993.
- Freud S. (1914), « Pour introduire le narcissisme », in *OCFP*, vol. 12, Paris, Puf, 2005.
- Freud S. (1917), « Une difficulté de la psychanalyse », in *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985.
- Freud S. (1920), « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Paris Payot, 1981.
- Freud S. (1919), « Un enfant est battu », in *OCFP*, vol. 15, Paris, Puf, 1996.
- Riviere J. (2007), « Contribution à l'analyse de la réaction thérapeutique négative », in *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 39, pp. 157-178.
- Strachey J. (1957) (dir.), *The Complete Psychological Work of Sigmund Freud*, vol. 14, Londres, The Hogarth Press, Editor's note pp. 69-71.